

MARGUERITE YOURCENAR ET L'ORIENT : PANORAMA

par Rémy POIGNAULT (Tours)

Très tôt, Marguerite Yourcenar a été attirée par l'Orient. Selon la chronologie établie dans l'édition de ses *Œuvres romanesques* dans la Bibliothèque de la Pléiade (p. XVI), c'est dans les années 1922-1926 qu'elle "effleure pour la première fois des traductions de textes de l'Inde et de l'Extrême-Orient". Ses premières œuvres, *Le Jardin des Chimères* (1921) et *Les Dieux ne sont pas morts* (1922) ont même été envoyées au grand écrivain indien Rabindranath Tagore, qu'elle admirait et qui l'a conviée à "venir à son université de Santiniketan, aux Indes", nous révèle-t-elle dans *Les Yeux ouverts*^[1]. Elle ne partira pas alors. Elle imaginera plus tard Hadrien tenté d'échapper à la sphère culturelle gréco-romaine, en franchissant les limites de l'empire pour s'enfoncer dans des contrées inconnues "vers le nord ou la plus lointaine Asie"^[2], rêve seulement pour celui qui sera le champion des valeurs gréco-romaines, mais il n'en conservera pas moins l'esprit ouvert à l'altérité. Si Marguerite Yourcenar ne quitte pas, à cette époque, l'Europe pour l'Orient, il lui en restera quelques regrets : "Il se serait passé autre chose ; j'aurais vécu parmi d'autres êtres. Serais-je ou ne serais-je pas arrivée au même point ? C'est à voir..." (*YO*, p. 57). Toujours est-il que l'écrivain qui est parmi ceux qui illustrent le mieux la culture classique dans ce qu'elle peut contenir de vivant et de novateur^[3], ne perdra jamais, loin de là, ce tropisme oriental.

Pour aider à nous orienter, je voudrais, en guise d'avant-propos aux interventions plus spécifiques qui vont suivre, tenter d'établir un triple panorama, des voyages de Marguerite Yourcenar en Orient, de ses lectures et de l'influence orientale dans ses œuvres.

[1] Paris, Le Centurion, 1980, p. 57.

[2] *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977, p. 58.

[3] On sait que l'humanisme de Marguerite Yourcenar n'est pas retour naïf à un pur et simple classicisme, mais qu'"il se construit sur l'abîme".

Voyages

En 1935 Marguerite Yourcenar est allée à Constantinople et en mer Noire à un moment où elle pensait aux *Nouvelles orientales*, mais il faut attendre janvier-février 1982 pour qu'elle puisse à nouveau se rendre dans un territoire "oriental", et cela après un projet de 1961 abandonné en raison des problèmes de santé de Grace Frick : elle visite ainsi l'Égypte, avec, entre autres, Alexandrie, Antinoé, les bords de la mer Rouge, autant de sites qu'elle avait faits siens au moment de la rédaction de *Mémoires d'Hadrien* plus de trente ans auparavant. Dans sa biographie de Marguerite Yourcenar, Josyane Savigneau, s'appuyant sur le "carnet de bord" de l'auteur et sur le témoignage de Jean-Pierre Corteggiani, bibliothécaire de l'Institut français du Caire qui avait accompagné l'écrivain sur le site d'Antinoé, montre qu'il y avait un passager clandestin, omniprésent dans l'esprit de Marguerite Yourcenar, l'empereur Hadrien dont elle revoyait les gestes qu'elle lui avait prêtés^[4].

À la fin de la même année, 1982, avec Jerry Wilson, qui faisait aussi partie du précédent voyage, elle séjourne au Japon, du 8 octobre au 31 décembre ("Chronologie", p. XXXIV), s'arrêtant davantage à Tokyo et Kyoto. Elle a déjà publié *Mishima ou la Vision du vide* en 1980 et "commence, en collaboration avec Jun Shiragi, la traduction des *Cinq Nô modernes* de Mishima" (*ibid.*). La plupart des textes recueillis dans *Le Tour de la prison* (1991) sont en rapport avec ce voyage au Japon.

L'année suivante, en janvier 1983, Marguerite Yourcenar part pour la Thaïlande, avant d'aller pour un mois en Inde, où elle retournera en 1985, mais en devant renoncer à prolonger le voyage au Népal en raison de l'état de santé de Jerry Wilson, qui l'accompagnait. Les notes de l'auteur sur ses voyages en Inde sont, aux dires de sa biographe, peu exploitables par un tiers, mais elle en cite une qui est révélatrice de l'intérêt porté par Marguerite Yourcenar à l'Orient : "l'Inde aura été, se surajoutant au Japon, une des grandes expériences de ma vie – ou plus exactement de la vie"^[5]. En 1986, elle doit renoncer "au voyage en Inde et au Népal, qu'elle n'a pas pu organiser dans le détail et se rend pour l'hiver au Maroc" ("Chronologie", p. XXXVII), avec une infirmière hollandaise ; elle y sera rejointe par

[4] J. SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 426 sq.

[5] J. SAVIGNEAU, *ibid.*, p. 433.

des amis de Jerry Wilson mort en février 1986. L'année suivante, la maladie et la mort empêcheront Marguerite Yourcenar d'accomplir le voyage qu'elle projetait en Inde et au Népal et dont le départ était fixé au 15 novembre 1987.

Mis à part le cas des *Nouvelles orientales*, "dont les récits à sujets anecdotiques ou légendaires, pris à la Grèce contemporaine ou byzantine, aux Balkans, et çà et là à l'Asie" ("Chronologie", p. XIX) et qui furent composées, en partie, à l'occasion ou à la suite de voyages dans les Balkans, en Grèce et dans la région de la mer Noire dans les années 1934-1938 (*ibid.*), et à l'exception des récits et essais relatifs à un voyage au Japon qui ont été publiés dans *Le Tour de la prison* en 1991, le voyage en Orient est postérieur aux œuvres : l'Orient de Marguerite Yourcenar est avant tout un Orient imaginaire, telle qu'elle a pu le concevoir à travers la littérature et les arts. C'est pourquoi la question de ses voyages effectifs ne sort guère du cadre de l'anecdote.

Lectures

Ce sont bien plutôt les lectures de Marguerite Yourcenar qui l'ont fait entrer en contact avec l'Orient. Appliquons-lui le procédé qu'elle a utilisé dans le cas d'Hadrien : "L'une des meilleures manières de recréer la pensée d'un homme : reconstituer sa bibliothèque"^[6], ou plutôt, puisque cette bibliothèque est encore en place à Petite Plaisance et qu'Yvon Bernier en a rédigé l'inventaire, que la SIEY publiera, consultons ce catalogue pour nous faire une idée des livres que l'écrivain a souhaité garder auprès d'elle. Sur les 6876 ouvrages recensés, un rapide pointage en révèle environ 500 consacrés à l'Orient. Ils sont rangés principalement dans la "bibliothèque du living adossée au mur du cabinet de travail ainsi qu'au mur arrière de la maison" et, emplacement significatif d'une certaine intimité, dans la "bibliothèque à la tête du lit de Marguerite Yourcenar". Ces ouvrages sont très variés, portant sur l'histoire, la civilisation, l'art du Japon, de l'Inde, de la Chine ou encore du Tibet ou de la Thaïlande ; des ouvrages de philologie japonaise en côtoient d'autres sur les bonsaï ; on y trouve également des dossiers de cartes postales. Les philosophies orientales y ont la part belle avec des livres sur le bouddhisme, le yoga, le zen, l'hindouisme, le tantrisme, le taoïsme, le

[6] "Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien*", p. 327.

confucianisme, le shinto. La littérature n'est pas négligée, assez souvent en traduction anglaise, théâtre Nô, Kabuki, Bunraku, *Les Mille et une nuits*, Mishima, le poète persan des XI^e-XII^e siècles, Omar Khayyam dont Marguerite Yourcenar aurait bien aimé se faire l'interprète comme pour Hadrien. "Mais la vie de Khayyam est celle du contemplateur, et du contemplateur pur : le monde de l'action lui a été par trop étranger. D'ailleurs, je ne connais pas la Perse et n'en sais pas la langue", dira-t-elle dans "Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien*" (p. 328-329). On y trouve aussi la femme de lettres japonaise des X^e-XI^e siècles, auteur du *Genghi Monogatari* : Murasaki Shikibu, qui est, selon *Les Yeux ouverts* (p. 117), la romancière que Marguerite Yourcenar admire le plus et dont le *Genghi Monogatari* est "un des plus riches [romans qu'elle] connaisse" (p. 116) ; elle y est sensible, en particulier, à la "complexité des personnages féminins" et à la "subtilité" du prince dans ses rapports avec ses femmes, de même qu'au sens très profond du passage du temps ; et elle a entrepris avec la "nouvelle orientale" intitulée "Le dernier amour du prince Genghi" de compléter la page laissée blanche par Murasaki, qui s'est contentée d'y inscrire le titre "Disparition dans les nuages" (*Les Yeux ouverts*, p. 115).

Enfin dans la chambre de Marguerite Yourcenar, parmi la littérature orientale, ce qui domine, ce sont les œuvres de Mishima, mais on y voit aussi Kawabata, R. Tagore, Alexandra David-Neel qui fut la première à lui faire découvrir le tantrisme^[7], ainsi que des ouvrages de yoga, de zen et les paroles de Bouddha.

L'Orient dans les livres de Marguerite Yourcenar

Dès sa jeunesse, et jusqu'à la fin, Marguerite Yourcenar s'est plongée dans des lectures sur l'Orient et quand son intérêt pour Mishima, le Nô, le Japon en général, est plus marqué, "[e]lle s'applique aussi", selon les propres termes de la "Chronologie" de la Pléiade pour l'année 1978, "de plus en plus sérieusement à l'étude de la langue japonaise" (p. XXXI). Mais tournons-nous maintenant vers ses propres œuvres.

[7] Cf. Marguerite YOURCENAR, "Approches du tantrisme", TGS, Paris, Gallimard, 1983, p. 199.

Marguerite Yourcenar et l'Orient : Panorama

Avant même sa vingtième année, dans son deuxième ouvrage publié, *Les Dieux ne sont pas morts*, qui rassemble des poèmes qui sont, en fait, antérieurs à son premier livre (YO, p. 53), l'Orient est déjà présent, sous les traits de la hiératique et inquiétante Astarte Syrica, dans les feux crépusculaires de l'empire byzantin ou la volupté quelque peu triste et froide des "Broderies persanes". Deux poèmes seulement dans tout le recueil sont présentés avec une épigraphe, pour l'un une citation d'Omar Khayyam, pour l'autre un passage du *Coran*, ce qui témoigne de la précocité des lectures orientales de celle qui ne signait encore que Marg Yourcenar. Le titre même du dernier ouvrage publié de son vivant, *La Voix des choses*, le rattache à l'Inde, puisque c'est le bruit produit par la chute d'une plaque de malachite achetée à New Delhi et offerte à Jerry Wilson qui a fait prononcer au jeune homme cette expression, reprise par Marguerite Yourcenar en hommage.

Bien plus, dans *La Voix des choses*, réunissant des textes qui ont nourri la réflexion de l'écrivain et l'ont accompagnée une bonne partie de sa vie^[8], les extraits concernant la pensée orientale constituent un peu plus de la moitié de l'ensemble, qu'ils aient trait à la sagesse taoïste, confucéenne, hindoue, bouddhique, zen, soufi, coranique ou hassidique, ou encore qu'ils soient tirés du Nô ou du haïku. Chine, Japon, Inde, Islam, Judaïsme, sans oublier la source grecque et occidentale, la pensée yourcenarienne n'est arrêtée par aucune frontière et veut assimiler ce que chaque culture peut apporter à la construction d'une sagesse fondée sur l'universalisme et un éclectisme libérateur.

On connaît les ouvrages de Marguerite Yourcenar qui sont centrés sur l'Orient. Les *Nouvelles orientales*, publiées pour la première fois en 1938, dont Madame Zhao et Mademoiselle Shamin^[9] vont parler, nous conduisent de la Chine, avec "Comment Wang-Fô fut sauvé" à l'Amsterdam de "La tristesse de Cornélius Berg", port dont on sait que même avant Baudelaire il est une invitation au voyage en Orient, mais qui est bien plutôt pour le vieux peintre le lieu de l'échouement

[8] "ce petit livre [...] qui m'a servi de livre de chevet et de livre de voyage pendant tant d'années et parfois de provision de courage" (*La Voix des choses*, Paris, Gallimard, 1987, p. 7).

[9] Sur l'Orient dans les *Nouvelles orientales*, cf., en particulier, M. A. CAAMAÑO, "La rêverie orientale de Marguerite Yourcenar", *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, M. J. VÁZQUEZ DE PARGA, R. POIGNAULT, éd., Tours, SIEY, vol. 1, 1994, p. 81-89 ; M. SEGARRA, "Ressemblance et identité : Marguerite Yourcenar et le *Genji Monogatari*", *ibid.*, vol. 2, 1995, p. 71-81.

et de l'échec. Six nouvelles ont pour cadre les Balkans et la Grèce, une autre, le Japon du prince Genghi et une, enfin, l'Inde de Kâli. La notion d'Orient y est donc élargie à la Grèce et aux Balkans, ce dont l'auteur se justifie dans *Les Yeux ouverts* : "Le titre est un peu ambigu : j'avais sans doute pensé aux *Nouvelles occidentales* de Gobineau ; mais après tout la Grèce et les Balkans, c'est déjà l'Orient, du moins pour le XVIII^e ou le XIX^e siècle. Pour Delacroix, pour Byron, en effet, les Balkans se ressentent d'avoir été longtemps terre d'Islam" (YO, p. 114).

Ensuite l'Orient – le plus souvent Extrême-Orient – n'est plus pour Marguerite Yourcenar, sauf peut-être dans "Les Trente-Trois Noms de Dieu" sujet direct de création littéraire, mais davantage sujet de réflexion, matière à essais, à moins que l'écrivain adopte l'attitude modeste du passeur en se faisant traductrice.

Ainsi dans "Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la *Gita-Govinda*" publié d'abord en 1957, comme préface à une nouvelle édition du fameux poème indien, et figurant maintenant dans *Le Temps, ce grand sculpteur* (1983), Marguerite Yourcenar est sensible à l'harmonie entre le corps et l'esprit, à la place accordée dans l'ouvrage à la sensualité pour accéder à la sagesse. S'il ne lui échappe pas que l'Inde s'est montrée rigide en matière sexuelle, elle apprécie ici le "naturalisme sacré de l'érotique hindoue" et que la "notion du divin [y soit] ressenti[e] par l'intermédiaire du physiologique" (TGS, p. 118). Le corps y est un mode d'accès à l'absolu, voie qu'elle a fait emprunter aussi à Hadrien (MH, p. 22). Comparant Krishna à Dionysos, à Orphée ou au Christ, parce qu'il est entouré de "filles folles de leur corps", qu'il "rassur[e] par sa musique] les bêtes apeurées" ou "combl[e] les besoins d'amour de l'âme humaine" (TGS, p. 116), elle montre que sa supériorité réside dans le fait qu'il n'y a "[r]ien de sombre ou de tragique [...] dans l'aventure de l'Orphée-Bacchus des bords du Gange" (*ibid.*). C'est donc un Orient plus souriant, plus harmonieux qui ressort de cette comparaison, dans la mesure où il ne connaît pas la radicale séparation du corps et de l'esprit, qui est, selon elle, l'œuvre non seulement du christianisme, mais encore de l'"intellectualisme grec" et du "rigorisme romain" (TGS, p. 117). Dans "Phédon ou le vertige" (*Feux*, p. 162)^[10], Marguerite Yourcenar trouvait en Socrate vu par Phédon une sorte de compromis : "Puisque la chair est après tout le plus beau vêtement dont puisse s'envelopper l'âme, que serait Socrate sans le sourire d'Alcibiade et les cheveux de Phédon ?" En

[10] Paris, Gallimard, 1979.

outré, dans "Sur quelques thèmes érotiques et mystiques de la *Gita-Govinda*", l'épisode de Krishna déguisé en laitière trayant les vaches avec ses amantes met l'accent sur l'unité des êtres à tous les échelons de la création : "l'extase divine et l'humain bonheur ne peuvent se passer du paisible contentement des humbles créatures exploitées par l'homme" (TGS, p. 127). Si l'Inde est allée plus loin que la Grèce et Rome dans la reconnaissance du "sens profond de l'un dans le multiple, la pulsation d'une joie qui traverse la plante, la bête, la déité, l'homme" (TGS, p. 128), le grand mouvement qui anime les couples dans la forêt selon la légende hindoue rappelle à l'auteur un vers de Lucrèce – *Et Venus in silvis jungebat corpora amantium*^[11] –, comme elle se plaît à retrouver dans "un bas-relief sur bois où l'on voit Krishna habillé en berger jouer de la flûte aux bêtes du troupeau" "l'influence grecque qui marqua l'art hindou à ses origines" (*ibid.*). Marguerite Yourcenar aime ainsi faire dialoguer les cultures et leur trouver un terrain commun.

Dans "Approches du tantrisme", paru pour la première fois en 1972 et repris dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, Marguerite Yourcenar rend compte de l'ouvrage de Julius Evola, *Le Yoga tantrique*, dont une traduction française avait été publiée en 1971 chez Fayard. Elle y revient sur le thème de la sacralisation de l'union charnelle qui supprime la scission entre l'âme et le corps, sur l'effacement de la notion d'individu "au profit de celle de l'être ou de ce qui va plus loin que l'être" (TGS, p. 200). Elle insiste aussi, dans cette présentation du yoga tantrique, sur le rôle des disciplines mentales. Elle compare le yoga au christianisme et y découvre, au-delà des différences, des similitudes : elle rapproche ainsi le *mantra*, repris par la foule, des formules de prière en latin, dont les vibrations étaient chargées de la même puissance (TGS, p. 203), et elle met sur le même plan le rôle qu'accordent à l'intellect, à la connaissance et au contrôle des forces que nous avons en nous le tantrisme, le christianisme et l'humanisme. Une fois encore, on constate que la pensée de Marguerite Yourcenar n'est pas une pensée qui exclut, mais une pensée qui intègre.

C'est le Japon qui, ensuite, retient le plus l'essayiste Marguerite Yourcenar. En 1980, elle publie dans *L'Express* "Le Japon de la mort choisie"^[12], un compte rendu de l'ouvrage d'Ivan Morris, *La noblesse*

[11] LUCRÈCE, *De rerum natura*, V, 962 : "Et Vénus dans les bois accouplait les amants", traduction d'A. ERNOUT, Les Belles Lettres, à propos de la vie des premiers hommes, qui avaient leurs pulsions pour guides.

[12] *L'Express*, n° 1494, 23-29 fév. 1980, p. 46-49 (p. 46).

de l'échec, héros tragiques dans l'histoire du Japon, et situe le suicide de Mishima dans cette longue série du "choix prévu et calculé de la mort" dans le Japon depuis l'époque médiévale. En 1981, paraît *Mishima ou la vision du vide*, dont André Maindron vous entretiendra bientôt, ce qui me dispense d'en parler. L'intérêt de Marguerite Yourcenar pour l'écrivain japonais et pour le théâtre Nô la conduit à traduire *Cinq Nô modernes* de Mishima en collaboration avec Jun Shiragi, ouvrage, comme nous l'avons vu, commencé au Japon en 1982 et publié en 1984. *Le Tour de la Prison* est un recueil d'articles posthume (1991) où la part du Japon est prédominante, que Marguerite Yourcenar suive les traces du poète japonais du XVII^e siècle Bashô ou celles de Mishima, qu'elle relate ses impressions de voyage à Tokyo, l'histoire des quarante-sept Rônin attachée à un "petit temple bouddhique" de la ville (*TP*, p. 70), ou son expérience du Kabuki, du Bunraku et du Nô. Mais de cela, André Maindron a déjà traité dans sa contribution au colloque *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, intitulée "Du Japon, de Beauvoir et de Yourcenar".

Marguerite Yourcenar s'est aussi intéressée à la littérature de l'Inde puisqu'elle a traduit quelques poèmes d'une poétesse contemporaine du Punjab, Amrita Pritam pour la présenter aux lecteurs de la NRF. La traduction s'est faite "du punjabi avec la collaboration de M. Rajesh Sharma" ou, pour deux poèmes plus longs, à partir d'une traduction anglaise^[13].

Ce rapide tour d'horizon, qui ne prétend pas être complet, n'aura pas été inutile s'il aide à percevoir la permanence et la multiplicité de la veine orientale chez Marguerite Yourcenar. Il faut bien évidemment ajouter à cet aperçu le rapport que l'ensemble de l'œuvre de l'auteur entretient avec l'Orient. Hadrien n'est pas fermé à l'Orient : s'il refuse à l'époque de *Saeculum aureum* le renoncement définitif du brahmane (*MH*, p. 178), une longue et amère expérience le mènera plus tard à la quête du suicide. On sait en outre qu'Hadrien sera attiré par les mystères de l'Asie et qu'un des charmes d'Antinoüs à ses yeux sera ce qu'il reste d'oriental chez ce Grec de Bithynie : "l'Asie avait produit sur ce sang un peu âcre l'effet de la goutte de miel qui trouble et parfume un vin pur" (*MH*, p. 170). Nous renvoyons sur cette question à la contribution de Jacques Huré au colloque d'Anvers, *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, dont les Actes ont été publiés à la SIEY par S. et M. Delcroix, "L'histoire de

[13] NRF, n° 365, juin 1983, p. 166-178 (p. 166).

Marguerite Yourcenar et l'Orient : Panorama

l'Orient antique, à la charnière de la représentation romanesque d'Hadrien et du discours autobiographique" ainsi qu' à celle de C. F. et E. R. Farrell, "Hadrien et Zénon sur la voie bouddhique"^[14]. Pour ce qui concerne Zénon, nous renvoyons de même à ce que va nous dire dans quelques instants Maurice Delcroix, comme Simone Proust tout à l'heure nous parlera de la marque de l'Orient et plus particulièrement celle du Nô dans la conception si originale de l'autobiographie yourcenarienne, *Le Labyrinthe du monde*^[15]. Ajoutons que le détachement et l'accord intime de l'"homme obscur" Nathanaël avec la nature doivent aussi à la pensée orientale de son auteur même si sa sagesse, à lui, ne relève pas des livres^[16].

Marguerite Yourcenar, pour sa part, reconnaît à la la fin des *Yeux ouverts*, pour sa propre spiritualité, sa dette, outre le christianisme, à l'égard du taoïsme, du tantrisme, du zen et surtout du bouddhisme en général pour sa compassion envers tous les vivants, son sens du passage des choses, sa mise en garde contre la métaphysique et pour son invitation à se mieux connaître, ainsi que son insistance "sur la nécessité de ne dépendre que de nous-mêmes" (YO, p. 334). Il y reconnaît une confluence avec à la fois les présocratiques et Socrate. Il n'y a donc pas scission, mais complémentarité entre la source grecque et la source orientale chez notre auteur.

L'Orient de Marguerite Yourcenar ne manque pas de nuances, ce qui n'étonnera pas les amateurs d'étymologie : n'appelle-t-on pas orient le reflet nacré des perles, dont le nom latin est *margarita* ? Il appartient aux interventions suivantes d'analyser ce chatoisement.

[14] Tours, SIEY, 1995, p. 251-258, S. et M. DELCROIX éd., et *ibid.*, p. 155-163.

[15] Cf. S. PROUST, "La conception bouddhique de l'universalité et le projet autobiographique de Marguerite Yourcenar", *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, op. cit., vol. 1, p. 119-135.

[16] Sur Nathanaël et l'Orient, cf. M. J. VÁZQUEZ DE PARGA, "Une destinée universelle : Nathanaël", *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, op. cit., vol. 2, p. 289-300 ; E. RESTORI, "Un anthropomorphisme à rebours : de la voix humaine à la voix des choses", *ibid.*, vol. 1, p. 137-151.